

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 14

Artikel: La Muse : amateurs en tournée
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Douze petits canons de papier mâché et fortement entourés d'un fil de métal étaient rangés en étoile de manière à lancer leurs projectiles de tous côtés. On assure que le tout était très ingénieusement construit.

Celui qui avait dénoncé le fait fut mis aux arrêts et relâché peu de jours après, l'enquête n'ayant mis au jour aucun indice certain.

Tout cela se fit sans bruit, et jamais la personne contre laquelle avait été dirigé ce perfide projet n'en connut l'existence. On ne voulut pas même laisser soupçonner à cet homme de bien qu'il pouvait être l'objet de quelque malveillance. L. M.

La Muse

amateurs en tournée.

Laquelle ? Est-ce l'une des neuf sœurs qui, désertant le Parnasse, s'en vient faire un tour dans le Gros de Vaud ?

Non, La Muse en question, est tout simplement la *Muse lausannoise*, une société littéraire et artistique, qui, s'inspirant des souvenirs du moyen-âge, s'en va de temps à autre faire une excursion, comme les comédiens du temps de Molière, afin de répandre les lettres, et... il faut bien le dire aussi, afin de remplir sa caisse.

En entendant parler des comédiens du temps de Molière, on se rappelle immédiatement la page dans laquelle Scarron décrit l'arrivée d'une troupe semblable.

« Il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par un jument poulinière, dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles et de gros paquets de toile peinte, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une demoiselle, habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison... »

Heureusement les temps ont marché, et lorsque, le 27 mars, la *Muse* débarquait à Echallens, elle présentait un aspect plus agréable. — La charrette est remplacée par un omnibus confortable, tiré par quatre bons chevaux, et personne ne s'est avisé d'aller à la chasse des geais ni des corneilles durant le trajet.

Dans la cour du Lion-d'Or, la troupe met pied à terre. C'est le moment de saisir au vol quelques silhouettes. Voici d'abord le président — l'Apollon de cette *Muse* — qui dirige tout son monde avec beaucoup d'énergie et d'entrain. Tout en conférant avec le cocher, il surveille le débarquement des demoiselles, répond à toutes les questions qu'on lui adresse, et n'est pas depuis dix minutes dans la ville qu'on le réclame déjà de tous côtés. — Voici le grand premier comique. Pour grand, il l'est, comique aussi, quant à *premier*, tout le monde est quelque chose de *premier* dans la *Muse*. — D'un air ennuyé il entortille autour de son cou un foulard rouge — les artistes doivent soigner leur gorge, n'est-ce pas. — Voici l'amoureux — un des rôles les plus faciles à repousser. Puis voici les demoiselles. Toutes jeunes et jolies, cela va sans dire. Elles descendent en poussant de petits cris effarouchés et regardent curieusement autour d'elles.

Du ciel gris et bas, la neige tombe dru. Quelques passants se hâtent, emmitouffés dans leurs manteaux. Là-haut, sur l'omnibus, les bagages sont recouverts d'une bonne couche blanche. Dans la salle du Lion-d'Or, on s'installe bruyamment et l'on se compte. Allons, la troupe est au complet. Il n'y manque pas même le poète, qui regarde vaguement de ses yeux rêveurs, cherchant sans doute une rime rebelle, ou un sujet de tragédie. — Il s'agit maintenant de travailler. De l'omnibus, on descend avec précaution les accessoires divers. Voici la massue, qui doit servir dans *Mesdames de Montenfrieche*. La tortue vient ensuite, soigneusement recouverte d'une serviette, puis les harpes des comédiens. Par une déchirure du papier, on aperçoit la coiffe blanche de Thérèse ou le mouchoir rouge

de Badayos. — Les pigeons sous le toit, assistent curieusement à ce déballage. Le grand premier rôle s'attelle à la charrette, l'amoureux pousse par derrière, et en route pour la *salle des représentations*. Charmante cette salle, bien qu'elle ne rappelle que de très loin l'Opéra-Comique. C'est derrière la gare. On pénètre d'abord dans le réduit à charbon du L.-E. De là, on arrive dans un grand hangar, où les vents coulis doivent régner en maîtres. Par exemple les frais de chauffage et d'éclairage ne seront pas très élevés. Quelques quinquets le long des parois remplacent le lustre, et si l'on a froid, on cache ses pieds dans la sciure qui tapisse le sol. Pendant qu'une partie de la troupe organise la représentation, le reste court la ville. On s'arrête un moment pour examiner une jeune indigène qui, le balai en l'air, cesse de débayer la neige, pour considérer ces étrangers. Ailleurs l'abreuvement des vaches paraît être une des grandes distractions du dimanche après-midi. Dans un café, quelques jeunes gens jouent au billard. L'un commence à chanter d'un air inspiré : « Elle était jeune et belle ». Inutile d'attendre le reste. Il paraît que ce seul vers lui suffit, car il se contente de le répéter à satiété.

Enfin voici l'heure de la représentation. La salle (!!!) se remplit peu à peu. Chose singulière, on a vendu surtout des billets de secondes, et les premières seules sont occupées ?... Il paraît que chacun fait partie de la société de gymnastique et qu'enjambar les bancs est un exercice très pratiqué. Dans les coulisses, on gèle. Un monsieur de l'endroit, venu pour saluer les actrices, les trouve grelottantes avec leurs bougeoirs à la main, attendant de faire leur entrée. Enfin c'est fini. Quelques bonnes âmes ont versé des larmes sur *Jean-Marie* ; on a ri consciencieusement aux deux autres pièces ; on a remercié très aimablement les acteurs par des bravos chaleureux. Ils sont foubus, le souffleur n'en peut plus, et l'on se prépare à revenir.

Oh ce retour ! Il n'a certes rien d'olympique. Dans l'omnibus on s'entasse, et l'on finit par trouver place, à l'exception du poète, qui reste bravement sur le marchepied comme Moïse à l'entrée de la terre promise. On s'installe aussi commodément que possible et l'on s'arrange pour ne pas s'ennuyer en chemin. Les chants, les rires se succèdent. Ceux qui désirent dormir n'ont qu'à attendre d'être chez eux.

Apollon s'est dévoué pour sa chère *Muse*. C'est lui qui est monté sur le siège à côté du cocher. Là, c'est moins agréable. La neige tombe toujours aussi serrée. On a beau se boutonner, elle pénètre partout, dans vos poches, dans vos manches. C'est à peine si l'on peut avaler à mesure celle qui vous tombe dans la bouche. Voici Etagnières, Cheseaux, Romanel, où de grands noyers chargés de neige vous raclent le visage au passage. Sur la route, deux ombres avancent péniblement ; ce sont des paysans des environs venus à Lausanne pour entendre *Michel Strogoff*. Ahuris sous leur parapluie, ils regardent passer cette voiture fantastique et nous saluent d'un : *Le fil est cou...ou...pé*.

Les chevaux avancent courageusement dans la neige. De temps à autre le cocher les encourage : « Allons, Marie, allons, Sophie. » Enfin voici Lausanne. Sur Chauderon un fil est réellement coupé, et risque de faire buter un cheval. Voici le Grand-Pont. Tout le monde descend. Chose curieuse, l'amoureux de la troupe a sur les lèvres un peu de rouge qui n'y était sûrement pas en quittant Echallens, mais ce n'est pas le moment d'approfondir ces choses, et l'on se sépare à moitié endormis.

La *Muse* est rentrée dans ses foyers.

PIERRE D'ANTAN.

Cobasset et le notéro.

Cobasset avai du grantein 'na deint contré lo notéro.

Porquiert ? On n'ein sà rein ào justo ! adé este que ne poivè ni lo vairè et ni lo cheintrè, et ne sé gainavè pas dè lo clabaudà et dè lo décrià pé devant lo mondo.

Se per hazà sé trovàvont on part à dévezà devant la fordze et que lo vilho couriao vigné à passà, Cobasset avai adé lo mor ein route po derè ài z'autro : « Lo vouaigue, cé vilho gredin ! se stuce va ào paradis, l'ai vé assebin ! » et on moué d'afférés dinse. Ciliào fions fiasiont recaffà lè z'autro qu'étiout tot

ébaubis dè vaire Cobasset delavà dinse 'na brava dzein, kà, faut bin derè, lo vilho notéro étai on citoyen dè sorta, dè ressetta dè tot lo mondo et que n'avai jamé fe too à mion.

Lo notéro savai prào què Cobasset lo cayivé ; mà n'avai jamé rein de. Quand on l'ai redipet-tavè oquie, fasai étai dè ne rein ourè, et sé desai ein li mimo : « L'ai faut fèrè l'honneu qu'on fà ài tsins ! »

Tot parai, cein ne poivè pas allà adé dinse : a foorce d'avai prào bourmà, lo fu a età d'obedzi dè cllianmà ; c'est tot coumeint quand on tsin vao tsertsi rogne à ne n'autro et que stuce ne sè tsau pas dè sè taupà, cé que vao einmodà la nièze coumeincé à l'ai moodrè lè z'orolhiès et lè piautès tant qu'ie què l'autro l'ai chaotè déssu, et on iadzo eimbriyi, l'est à cé qu'ein pao lo mè.

L'est cein qu'est arrevà à noutrè dzeins.

Lo notéro d'avai prào bourséri ! lo caion étai dza su lo trabetset, et y'avai decouté lo tia-caions, la fenna que lavè lè bouès, don la tripière, et, dè bio savai, on moué dè vezins et vezenès avoué lào boébo que vouaitivont copà lè jambons, rontrè lè piotons et déchicotà l'Anglais. Coumeint dè justo, lo notéro étai quie assebin.

Adon Cobasset qu'allavè à la fretéri sè met à derè, ein passeint devant tot cé mondo.

— Caion dè notéro ! Caion dè notéro ! pè dou iadzo !

Lo couriao quand l'out cein l'ai dese : « Ne vu rein vo repondre, mà déman, vo poadé comptà dè traci devant lo dzudzo ! »

Dinse de, dinse fe. Lo notéro làivè sè témoeins et y'ein avai 'na ribandaie, kà ye fe cità ti ciliào qu'étiout déveron lo trabetset et l'einvouyé la pllieinta ào dzudzo dè pé.

Lo leindéman, quand l'huissiè fe eintrà Cobasset et lo notéro devant lo dzudzo, stuce fe à Cobasset.

— Monsu lo notéro vo z'attiusé de l'avai traità dè « caion » pè devant lo mondo, qu'ai-vo à repondre ?

— Yè à repondre, Monsu lo dzudzo, fe Cobasset, que tot cein l'est dâi meintéri et dâi dzanliès, kà n'é jamé de ào notéro que l'étai on caion. Vouaigue l'afféré : ein alleint colà, y'è de ein passeint devant lo trabetset : Caion dè notéro !... Coumeint vo derai : vouaigue on caion qu'appartint à n'on notéro, àobin vouaigue 'na roba dè menistre, vouaigue on sabro dè vortigeu équecepra, équecepra, mà juro, su ma concheince, que n'è pas volliu derè oquie d'autro !

— Qu'ai-vo à dire ? monsu lo notéro ?

— Se l'est dinse, l'est bon, fà lo gratta-papai, retiro ma pllieinta ; mà on outro iadzo, fédè atteinchon, Cobasset !

Adon lo dzudzo lào dese que poivont ti dou sè reteri et reind on dzudzèmeint ein metteint lè frais su lo compto dè l'Etat.

Etvouaigue coumeint, quand on a 'na bouna lama, on pao insurtà dâi bravès dzeins sein que y'aussè à rèderè, sein cousin dè l'ameinda et ni de l'hostiau C. T.

Argot fin de siècle

A GENÈVE

John. — Salut ! où t'en vas-tu comme ça ?

Camille. — A la *boîte* (magasin ou atelier) où j'ai oublié mon paletot. Et toi, où vas-tu te *bal-lader* ?

John. — Je m'en vais à la *baraque* vite *boulotter* un morceau et puis *filer* à une assemblée qui décidera si oui ou non on fera la course à Dijon.

Camille. — Mais ne m'as-tu pas dit que votre caisse était à sec ? ... Comment ferez-vous ?

John. — Notre caisse est sevrée de *galette*, c'est vrai, mais on a toujours la ressource de faire *abouler* les fonds du *paternel*. Et puis ceux qui sont bien notés chez le *galeux* (patron)